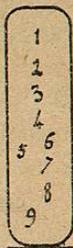
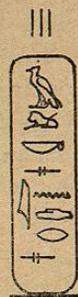


ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ



- | | | |
|--|--------------------|----|
| 1.  | Aigle..... | A. |
| 2.  | Lion..... | L. |
| 3.  | Tasse à anse.. | K. |
| 4.  | Verrou..... | S. |
| 5.  | Roseau..... | A. |
| 6.  | Eau courante | N. |
| 7.  | Main..... | D. |
| 8.  | Bouche..... | R. |
| 9.  | Verrou..... | S. |

3. — Cartouche d'Alexandre le Grand.

du déchiffrement. Il supposa, et l'expérience a prouvé qu'il avait rencontré juste, qu'un même son phonétique pouvait être représenté par des caractères divers et que le demi-cercle devait avoir la même valeur que la main, celle du *t*. Il devina aussi que le demi-cercle figuré dans Ptolémée, qu'on voit également à la fin du nom de Cléopâtre, devait être l'article féminin, *t*, comme en copte, et désigner les noms de femmes. C'était une confirmation que le second signe de Ptolémée est bien le *t* et équivaut à l'hieroglyphe de la main.

Le huitième signe du nom de Cléopâtre est l'image de la bouche, . Il doit correspondre à l'*r*, en copte ρϩ, *ro*. Il ne se trouve pas dans Ptolémée.

Nous avons déjà vu que la neuvième lettre est la même que la sixième, un aigle, , dont le sens phonétique est *a*. Tous les hieroglyphes du nom de Cléopâtre étaient ainsi expliqués. Le cinquième et le huitième, la coudée, , l'objet appelé *senb*, , qui ressemble à un dossier de chaise, demeuraient, il est vrai, inexpliqués dans « Ptolemaios, » mais il n'était pas possible de douter qu'ils ne correspondissent à l'*m* et à l'*s*.

Douze signes hieroglyphiques étaient ainsi parfaitement déterminés. Il ne restait plus qu'à vérifier la découverte, en l'appliquant à d'autres noms royaux. Champollion l'essaya d'abord sur un troisième nom, celui d'Alexandre, qu'il avait découvert dans la *Description de l'Égypte*, publiée par la commission scientifique française¹. Il trouva dans ce cartouche l'aigle, , *a*, le lion (la lionne), , *l*, la main, , *t* (ou *d*), la bouche, , *r*, la feuille de roseau, , *a*, signes déjà connus et occupant les places où ils devaient être d'après l'hypothèse. Le troisième signe est une tasse à anse, , autre manière d'écrire le *k*, qui est repré-

¹ Voir, p. 124, le cartouche d'Alexandre.

senté comme nous l'avons vu, par un triangle, dans le nom de Cléopâtre¹. Le quatrième, l's, un verrou, —, au lieu du dossier qui rend cette consonne dans « Ptolemaios. » Le sixième est une ligne brisée, —, figurant l'eau courante, et correspond à l'n. Le neuvième est de nouveau le verrou, —, et exprime l's final d' « Alexandros, » ce qui prouve bien que le quatrième signe est réellement une s. Champollion découvrit bientôt, d'ailleurs, le nom de Ptolémée sur un bouclier où l'hieroglyphe du verrou apparaissait à la fin, substitué au dossier. Cette variante d'écriture confirmait d'une manière irréfutable la valeur d's qu'il avait attribuée à ces deux signes. Il était ainsi déjà en possession de quatorze signes hiéroglyphiques.

C'est en procédant de la sorte, du connu à l'inconnu, sûrement, méthodiquement, que Champollion a reconstitué l'écriture égyptienne et ressuscité pour nous la langue des anciens habitants des bords du Nil. En 1824, il publia son *Précis du système hiéroglyphique*, où non seulement il fit connaître la valeur des signes, mais de plus posa les règles du déchiffrement qui n'ont pas été ébranlées². Avant sa mort il avait dressé une liste de 260 hiéroglyphes phonétiques. On n'a eu depuis qu'à suivre sa méthode et à appliquer ses principes pour achever son œuvre et pour déterminer les

¹ Le signe *k* se trouve dans le nom d'Alexandre, parce que l' α , ξ , est décomposé en *k* et *s*.

² Champollion, *Lettre à M. Dacier*, 22 septembre 1822. On peut voir de plus longs développements sur le déchiffrement des hiéroglyphes dans Scholz, *Die Aegyptologie und die Bücher Mosis*, Würzburg, 1878, p. 19-52, et une histoire abrégée de ceux qui ont concouru au déchiffrement, dans Neteler, *Aegyptologische Bemerkungen*, dans le *Literarischer Handweiser*, 1877, col. 81-84; Van den Berg, *Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient*, in-18, 3^e édit., Paris, 1883, p. 2, 399. Voir aussi Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, discours IV, 2^e partie, dans Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. xv, col. 254.

signes contenus dans les inscriptions et les papyrus découverts après lui. C'est aussi en employant ses procédés qu'il a été possible de déchiffrer les deux autres espèces d'écriture égyptienne, corruptions et simplifications tout à la fois de l'écriture hiéroglyphique, l'écriture « hiératique » ou sacrée et l'écriture « démotique » ou populaire¹.

La clef de l'écriture une fois découverte, les voyageurs n'ont pas manqué pour aller chercher dans les ruines de l'Égypte, dans ses temples et dans ses tombeaux, des inscriptions, des papyrus et des monuments de toute sorte; les savants n'ont pas fait non plus défaut pour déchiffrer leurs trouvailles. La vallée du Nil, grâce à la sérénité de son climat presque inaltérable, a communiqué aux œuvres de ses habitants une sorte d'immortalité. On a exhumé du fond des sarcophages, où ils avaient été déposés avec les momies, des papyrus tout couverts d'écriture, merveilleusement conservés, ainsi que des débris de toute espèce de l'antique civilisation des pharaons. A l'aide de ces textes, de ces débris, quarante et cinquante fois séculaires, à l'aide aussi des peintures qui font encore revivre sous nos yeux

¹ On appelle hiératique une écriture cursive qui est une abréviation de l'écriture hiéroglyphique dont elle est dérivée signe à signe. L'écriture démotique est un abrégé de l'écriture hiératique; elle fut appropriée à la langue vulgaire des derniers temps de l'empire égyptien. Voir p. 130. Les premiers travaux de déchiffrement de l'écriture démotique sont dus à un savant français, que nous retrouverons encore parmi les premiers qui ont contribué au déchiffrement des cunéiformes: « Silvestre de Sacy, dit M. Neteler, découvrit à Paris, en 1802, dans la partie démotique de l'inscription (de Rosette), les groupes qui correspondaient aux noms d'Alexandre, d'Alexandrie, de Ptolémée, d'Arsinoé, d'Épiphanie, d'Isis, d'Osiris, d'Égypte et de Théos, dans le texte grec, et en tira une série de lettres démotiques. » *Aegyptologische Bemerkungen*, dans le *Literarischer Handweiser*, 1877, col. 81-82. Voir S. de Sacy, *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur, au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette*, Paris, an x (1802), p. 9 et suiv. Celui qui a le plus fait de nos jours pour les progrès des études démotiques est un autre savant français, M. Eugène Revillout.

toute l'antiquité pharaonique, l'Égypte, plus réellement que ce fabuleux phénix dont elle nous avait conté l'histoire, est de nos jours sortie de ses cendres.

Champollion a eu de dignes continuateurs. « Lorsqu'il mourut en 1832, MM. Charles Lenormant et Nestor l'Hôte, en France; Salvolini, Rosellini, Ungarelli, en Italie; et bientôt après MM. Leemans, en Hollande; Osburn, Birch et Hincks, en Angleterre; Lepsius, en Allemagne, se mirent courageusement à l'œuvre. Les écoles qu'ils fondèrent ont prospéré depuis, et l'égyptologie a fait, en un demi-siècle, des progrès considérables; illustrée, en France, par MM. Emmanuel de Rougé, le second chef de l'école après Champollion, de Saulcy, Mariette, Chabas, Devéria, de Horrack, Lefébure, Pierret, Jacques de Rougé, Grébaut, Revillout, Loret, Bouriant, Amélineau; en Allemagne, par MM. Brugsch, Dümichen, Lauth, Eisenlohr, Ebers, Stern, de Schack, Erman, Wiedemann; en Autriche, par MM. Reisch et de Bergmann; en Hollande, par M. Pleyte; en Norvège, par M. Lieblein; en Suède, par M. Piehl; en Russie, par MM. Golénischef et de Lemm; en Angleterre, par MM. Goodwin et Lepage-Renouf; en Italie, par MM. R. Lanzone, Rossi et Ernesto Schioparelli, elle ne cesse de s'affermir chaque jour; dans quelques années, les égyptologues déchiffreront les textes historiques et littéraires avec autant de certitude que les latinistes lisent les œuvres de Cicéron et de Tite-Live¹. »

Nous retrouverons, dans les pages qui vont suivre, les noms que nous venons d'énumérer, avec celui de M. Maspero, le successeur de Champollion et de M. de Rougé à la

¹ G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, 4^e édit., 1886, p. 732. — L'occasion de mentionner les principaux ouvrages des égyptologues qui sont ici nommés, s'offrira naturellement dans le cours de ce livre. On peut voir d'ailleurs une bibliographie à peu près complète des publications égyptologiques, avec une courte histoire du déchiffrement

chaire d'égyptien du collège de France, celui à qui est emprunté le tableau qu'on vient de lire.

Des travaux des égyptologues, il résulte que l'égyptien des époques classiques, c'est-à-dire de la xii^e et de la xviii^e à la xx^e dynastie, possédait vingt-deux articulations différentes. On se servait, pour rendre chacune d'elles, d'un ou de plusieurs signes alphabétiques; nous en avons fait connaître quelques-uns, dans l'étude des cartouches royaux de Cléopâtre, de Ptolémée et d'Alexandre.

Les signes divers qui peuvent rendre une même articulation, comme le dossier de la chaise,  et le verrou, , exprimant également l's, sont appelés *homophones*, c'est-à-dire, égaux de son.

Dans l'écriture ordinaire, on rencontre à chaque instant, mêlés aux signes alphabétiques, d'autres signes qui expriment à eux seuls une syllabe complète et qu'on nomme, pour ce motif, syllabiques. Ainsi le signe de l'eau courante, que nous avons vu exprimer l'n, devient, quand il est trois fois superposé, , un signe syllabique qui se lit *mu*; l'hiéroglyphe de l'œil, , se lit *ar*, celui de l'arbre, , *am*, celui de l'abeille, , *af*, etc.

La plupart des signes syllabiques sont *polyphones*, c'est-à-dire susceptibles de représenter plusieurs sons. Ainsi l'étoile, , peut se lire *sb* et *du*. Pour éviter l'incertitude qui aurait résulté de la valeur multiple des hiéroglyphes, les Égyptiens imaginèrent de leur adjoindre ce qu'on appelle les *compléments phonétiques*. On donne ce nom à une ou plusieurs lettres qui expriment phonétiquement une partie

des hiéroglyphes, par Lauth, *Zur Geschichte der Aegyptologie*, dans la *Literarische Rundschau*, 1^{er} et 15 juillet et 1^{er} août 1883, col. 385-390; 417-424; 449-456. Une bibliographie plus étendue a été donnée par le prince Ibrahim Hilmy, *The Literature of Egypt and Sudan from the earliest times to the year 1885 inclusive*, 2 in-8°, Londres, 1886-1887.

du mot écrit en caractères polyphones. Ainsi le signe hiéroglyphique du cheval au galop, , est polyphone et peut se lire *nefer* ou *sem* : il faut lire *nefer* s'il est suivi, comme complément phonétique, de l'hiéroglyphe de la bouche, , qui représente la lettre *r* ; au contraire, il faut lire *sem*, s'il est accompagné du hibou, , qui répond à la lettre *m*.

À côté des signes alphabétiques on rencontre un grand nombre de signes idéographiques. Ils servent quelquefois à écrire un nom qui s'exprime dans le langage par un mot plus ou moins long : ainsi la croix ansée, , se lit *anh* et signifie *vie*. Mais le plus souvent ils ne se prononcent pas et sont exclusivement destinés à déterminer la signification du mot qu'ils accompagnent, d'où leur nom de *déterminatifs*. Par exemple, le verbe *ami*   , qui signifie *manger*, est suivi d'un hiéroglyphe  représentant un homme qui porte la main à la bouche. M. Brugsch a réuni, dans sa *Grammaire hiéroglyphique*¹, cent quarante-sept déterminatifs différents, pouvant être exprimés la plupart par des images diverses.

Tout ce que nous venons de dire se rapporte à l'écriture hiéroglyphique. Il est facile de juger combien elle est propre, par sa nature même, à être employée comme écriture monumentale. Elle n'est pas un des moindres ornements des œuvres des pharaons, puisqu'elle n'est qu'une suite de tableaux et de peintures. Mais sa beauté même, sa complication, son caractère artistique, en rendaient l'usage difficile et peu pratique. Une des qualités les plus essentielles de l'écriture, c'est de pouvoir être rapide ; aussi l'écriture hiéroglyphique ne s'employait-elle guère que sur les monuments publics ou privés et dans la transcription de certains textes sacrés. Pour les usages de la vie ordinaire, pour les

¹ H. Brugsch, *Grammaire hiéroglyphique*, in-4^o, Leipzig, 1832, p. 133-135.

actes de la vie civile et pour les œuvres littéraires écrites sur papyrus, on ne tarda pas à se servir d'une écritureursive, qui ne fut, du reste, qu'une abréviation des hiéroglyphes, dont elle conserva seulement les traits essentiels. Cette écriture, dans laquelle les objets figurés ne se reconnaissent presque plus au premier coup d'œil, a été appelée, par Champollion, *hiératique*, nom qui lui est resté. Elle s'écrivait toujours de droite à gauche.

Plus tard, le système hiératique se simplifia encore, on réduisit le nombre des caractères, on abrégéa davantage le dessin et les figures, et il se forma ainsi une troisième sorte d'écriture, la populaire ou *démotique*, qui fut employée dans les contrats à partir du règne de Schabak et de Tahraqa¹.

Tous les monuments en écriture hiéroglyphique, hiératique et démotique, sont rédigés en une langue, qui, si elle n'est pas identique au copte², en diffère du moins fort peu. Le copte n'est devenu une langue morte qu'au milieu du xvii^e siècle de notre ère³. C'est alors précisément qu'il a commencé à être étudié en Europe. Un père jésuite, le savant Athanase Kircher (1602-1680), fut à cette époque le fondateur des études coptes⁴ et réunit à Rome beaucoup de manuscrits écrits en cet idiome. Le danois Georges Zoega (1755-1809), protestant converti, marcha sur ses traces, au commencement de ce siècle, encouragé et soutenu par les

¹ G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4^e édit., 1886, p. 743.

² On donne le nom de Coptes aux débris de la population de l'Égypte ancienne, conservés jusqu'à nos jours dans la vallée du Nil, à travers toutes les révolutions qu'a subies cette contrée, sous la domination successive des Grecs, des Romains, des Arabes et des Turcs.

³ Elle est encore aujourd'hui la langue liturgique des chrétiens monophysites d'Égypte.

⁴ A. Kircher, *Lingua aegyptiaca restituta sive institutiones grammaticales et lexicon copticum*, in-4^o, Rome, 1644.

Souverains Pontifes¹. Comme le copte n'est que l'ancien égyptien à peine transformé, le vocabulaire copte a permis de comprendre et d'expliquer les textes déchiffrés par Champollion et ses continuateurs².

¹ G. Zoega, *Catalogus codicum copticorum musæi Borgiani*, in-f^o, Rome, 1808. — Cf. Welcker, *Zoega, Sammlung seiner Briefe und Beurtheilung seiner Werke*, 2 in-8^o, Stuttgart, 1819.

² Sur les mots égyptiens qui nous avaient été conservés par les anciens, on peut voir A. Wiedemann, *Sammlung altägyptischer Wörter welche von klassischen Autoren umschrieben oder übersetzt worden sind*, in-8^o, Leipzig, 1883.

III.

Déchiffrement des écritures cunéiformes.

Personne ne songeait encore en Europe à arracher leur secret aux hiéroglyphes, lorsqu'on cherchait déjà à deviner le sens mystérieux des écritures cunéiformes de l'Asie antérieure. Cependant l'œuvre du déchiffrement de l'assyrien ne devait être accomplie que plusieurs années après celle de l'égyptien. En 1847, on était si peu avancé que des savants pensaient que Cyrus et Nabuchodonosor pouvaient bien être le même personnage¹. Il a manqué aux scribes de Ninive et de la Chaldée un Champollion, pour nous faire pénétrer d'un seul coup dans l'intelligence de leurs signes bizarres, dont l'aspect déconcerte encore plus le linguiste que les hiéroglyphes des temples et des obélisques égyptiens; car ceux-ci du moins parlent aux yeux, avec leurs images si nettes et si claires, tandis que les traits horizontaux et verticaux de la Perse et de l'Assyrie n'offrent aux regards qu'un assemblage confus, sans aucun point de repère qui fixe d'abord l'attention, l'excite et la soutienne².

¹ Voir *Theologische Studien und Kritiken*, année 1855, p. 367.

² Sur l'histoire du déchiffrement des écritures cunéiformes et les faits qui s'y rattachent, voir J. Ménéant, *Les écritures cunéiformes; Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie*, 2^e édit., Paris, 1864; Vivien de Saint-Martin, *Ninive*, dans le *Tour du monde*, année 1863, 1^{er} semestre, t. VII, p. 305 et suiv.; L. Feer, *Les ruines de Ninive*, in-8^o, Paris, 1864; A. Scholz, *Die Keilschrift-Urkunden und die Genesis*, in-8^o, Wurzburg, 1877; Fr. Kaulen, *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen*, 4^e édit., Fribourg, 1891, p. 112-139; Spiegel, l'éditeur des *Altpersischen Keilinschriften*, dans Herzog, *Real-Encyklopädie für deutsche Wissenschaft*, 1^{re} édit., t. XX, p.